

Le Tragique dans le Roman Algérien à Travers *Meursault*, Contre-Enquête de Kamel Daoud

The Tragic in the Algerian Novel through *Meursault*, Counter-Investigation by Kamel Daoud

* **Sabrina MIMOUNE**

Faculté des Lettres et des langues, Département de langue et littérature françaises,
Université Mohamed Lamine DEBAGHINE Campus El Hidhab, Sétif -2-

Faculty of Letters and Languages, Department of French Language and Literature,
Mohamed Lamine DEBAGHINE University, El Hidhab Campus, Sétif -2-

: s.mimoune@univ-setif2.dz

d/dep:15/03/2025

d/ acc.: 10/05/2025

d/ pub: 02/06/2025

Résumé:

Publié en 2013, *Meursault, Contre- Enquête*, est une œuvre de l'auteur Kamel Daoud qui réinvente le tragique pour interroger l'héritage colonial, briser le silence historique et redonner voix aux figures marginalisées. Ce tragique ne relève pas d'une fatalité classique, mais d'une confrontation entre mémoire occultée, injustice politique et besoin de réécriture. En mobilisant la théorie postcoloniale, notamment les concepts d'Edward Said, de Homi Bhabha et de Gayatri Spivak, cette étude met en évidence le rôle de la polyphonie narrative comme stratégie de résistance littéraire. La réappropriation de la parole, la dénonciation des récits hégémoniques et la mise en scène d'une mémoire fragmentée participent à une nouvelle définition de l'identité algérienne contemporaine.

Mots-clés : Tragique ; Postcolonialisme ; Mémoire ; Voix marginalisées ; Réécriture ; Kamel Daoud.

Abstract:

Published in 2013, *Meursault, Counter-Investigation*, are works by the author Kamel Daoud who reinvents the tragic to question the colonial legacy, break the historical silence, and give voice to marginalized figures. This tragic quality does not stem from classical fate but from a confrontation between concealed memory, political injustice, and the need for rewriting. By mobilizing postcolonial theory, notably the concepts of Edward Said, Homi Bhabha, and Gayatri Spivak, this study highlights the role of narrative polyphony as a strategy of literary resistance. The reappropriation of speech, the denunciation of hegemonic narratives, and the staging of a fragmented memory all contribute to a new definition of contemporary Algerian identity.

* Sabrina MIMOUNE. s.mimoune@univ-setif2.dz

Keywords: Tragic; Postcolonialism; Memory; Marginalized voices; Rewriting; Kamel Daoud.



Introduction

Loin d'être un simple reflet d'une époque passée, la littérature algérienne contemporaine, portée par des voix telles que celle de Kamel Daoud, connu pour sa capacité à explorer les complexités identitaires, historiques et sociopolitiques au sein d'un pays marqué par des décennies de colonialisme et de lutte pour la liberté. Son œuvre, notamment à travers *Meursault, Contre-enquête* (2013), va bien au-delà de la simple réinterprétation des classiques, comme *L'Étranger*(1942) d'Albert Camus. Elle remet en question les récits dominants et interroge l'imaginaire collectif algérien, souvent façonné par des voix colonisatrices. En plaçant des personnages comme Haroun, le frère de l'Arabe tué par Meursault, au cœur de son récit, Daoud permet une exploration aiguë des conséquences durables du colonialisme qui marquent encore l'Algérie contemporaine.

L'histoire de *Meursault, Contre-enquête* se centre sur Haroun, qui, à travers un récit autobiographique, tente de donner une voix à Moussa, l'Arabe dont la mort a été ignorée par la société coloniale et celle d'après. Ce roman illustre la quête de reconnaissance dans un monde où la mémoire collective est empreinte d'un passé tragique.

Le thème du tragique, dans ce contexte, ne désigne pas une impasse métaphysique, mais une forme de tension narrative liée à l'impossibilité d'inscrire pleinement la voix algérienne dans l'histoire littéraire canonique. Cette tension se manifeste par la fragmentation du récit, la dissonance des voix et la difficulté à fixer une identité stable. Elle renvoie à une mémoire collective blessée qui cherche à s'exprimer à travers des formes discursives nouvelles, où la polyphonie devient un vecteur de résistance.

La problématique de cette recherche s'articule autour de la question suivante : Quels moyens Kamel Daoud utilise-t-il dans *Meursault, contre-enquête* pour nourrir une réflexion sur le tragique des expériences algériennes dans un contexte postcolonial ? Comment son œuvre interroge-t-elle la mémoire collective et la dépossession identitaire des voix marginalisées, tout en engageant une réécriture des récits dominants ? Cette recherche se donne pour objectif d'explorer comment, à travers des personnages profondément complexifiés et une narration qui évoque à la fois l'Histoire et la douleur des injustices, Daoud questionne les constructions identitaires de la société algérienne actuelle, exposant les impacts durables du colonialisme sur la conscience collective tout en cherchant à restituer une voix aux opprimés.

Nous avons ainsi formulé l'hypothèse que, à travers des personnages richement développés et une narration qui s'ancre dans l'Histoire, Kamel Daoud révèle non seulement les injustices subies par les Algériens, mais propose aussi une critique des préjugés persistants au sein de la société algérienne contemporaine.

Les objectifs de cette recherche englobent une analyse des influences coloniales sur l'identité algérienne telle qu'exposée dans l'œuvre de Daoud, permet d'analyser comment l'œuvre de Daoud s'inscrit dans une logique de contre-discours. Edward Saïd, à travers le concept d'orientalisme, met en évidence la manière dont l'Autre est figé par les récits occidentaux. Homi Bhabha introduit l'idée d'espace tiers, lieu hybride où les identités se négocient. Gayatri Spivak, quant à elle, questionne la possibilité même pour les subalternes de se faire entendre. Ces cadres théoriques permettent d'interroger les enjeux de voix, de pouvoir et de représentation dans le texte de Daoud, une étude du dialogue intertextuel entre Daoud et Camus, et une exploration des implications sociales et politiques de ses récits. Pour ce faire, nous adopterons une méthodologie basée sur une approche interdisciplinaire, combinant la critique littéraire à l'analyse sociologique, afin de mettre en lumière la résonance des thèmes du tragique, de l'injustice et de la quête identitaire dans la littérature algérienne contemporaine.

Ce travail se propose donc d'explorer la configuration du tragique dans *Meursault, contre-enquête* comme une matrice narrative postcoloniale. Nous montrons aussi comment Kamel Daoud utilise des personnages profondément complexes et une narration immersive pour déceler les injustices subies par les Algériens, tout en critiquant les préjugés d'une société encore en proie à ses démons. Cet article consiste en une analyse du registre tragique dans l'œuvre de Daoud. En effet, selon Yamina Amara, « *les personnages de Daoud transcendent leur propre drame pour aborder des réalités collectives, questionnant ainsi le silence autour des atrocités commises* » (Amara, 2020, p. 89). Au travers de son œuvre, l'auteur engage une conversation plus large sur le pouvoir, l'identité et la mémoire, éclairant comment les cicatrices impérialistes influencent la société algérienne d'aujourd'hui.

L'œuvre de Kamel Daoud représente une contribution significative au patrimoine littéraire algérien en encadrant des questions de tragédie et de mémoire. À travers son style narratif empreint de réflexions personnelles et historiques, il parvient à toucher des réalités émotionnelles que partagent de nombreux Algériens, tout en dénonçant les injustices persistantes. Par cette recherche, nous visons à souligner la richesse de la littérature algérienne et son potentiel à exprimer les luttes identitaires face à un passé colonial encore lourd d'échos dans le présent.

Notre analyse se structure en quatre parties : la première examine le tragique et le silence ; la deuxième se concentre sur les paroles de ces figures tragiques ; la troisième part des destins tragiques, et la quatrième illustre les situations tragiques.

Enfin, nous concluons par quelques réflexions sur le renouveau du tragique dans l'écriture de Kamel Daoud à travers le prisme des silences.

I. Contexte tragique de la colonisation en Algérie

1. Impact tragique du colonialisme sur l'identité

L'influence du colonialisme sur l'identité en Algérie est profondément marquante et complexe, tissée de manière intriquée dans la tapisserie sociale et littéraire de la nation. L'expérience coloniale a fondamentalement redéfini les identités des Algériens, les réduisant d'entités culturelles uniques à de simples représentations d'un *Autre* aux yeux de leurs colonisateurs. Cette métamorphose a dépouillé les individus de leurs récits personnels et collectifs, les rendant indifférents, un phénomène illustré de manière poignante dans *Meursault, Contre-Enquête* de Kamel Daoud. Frantz Fanon, dans *Peau noire, masques blancs*, décrit ce processus d'aliénation : « *La conséquence de la colonisation est de fausser l'identité de l'indigène, de lui faire douter de sa propre humanité* » (Fanon, 1952, p. 109).

Dans ce récit, Haroun, frère de la victime sans nom Moussa de *L'Étranger* de Camus, incarne cette quête d'identité. Sa voix résonne avec un sentiment répandu parmi les auteurs postcoloniaux aux prises avec les héritages déshumanisants de la domination coloniale. L'effacement du nom de Moussa dans le texte de Camus sert de métaphore pour le silence plus large des voix algériennes durant la colonisation française, où des identités nuancées ont été éclipsées par une étiquette homogénéisante : *l'Arabe*. Cette classification non seulement obscurcit les histoires individuelles, mais fabrique aussi un récit unique qui néglige les réalités complexes auxquelles sont confrontés les Algériens. Albert Memmi, dans *Portrait du colonisé*, souligne ce processus de simplification : « *Le colonisé est soumis à un processus d'uniformisation, on lui refuse le droit à la singularité* » (Memmi, 1957, p. 85).

La langue émerge comme un composant vital dans cette crise d'identité ; Daoud souligne comment les vestiges laissés par les colonisateurs continuent d'influencer les perceptions et les expressions de l'identité. Haroun exprime avec émotion que lorsque les colonisateurs sont partis, ils ont laissé derrière eux « *des os, des routes et des mots* » (Daoud, 2013, p. 107). Cette phrase reflète la complexité du legs colonial en Algérie : les "os" symbolisent la violence et les vies perdues, les "routes" représentent les infrastructures matérielles laissées par les colonisateurs, tandis que les "mots" évoquent les récits, les langues et les discours qui ont modelé (et souvent effacé) les mémoires et les identités. Cette métaphore encapsule le cœur du tragique algérien tel que décrit par Daoud. La langue imposée par les régimes coloniaux évolue en un mécanisme à la fois de communication et de marginalisation. Ngũgĩ wa Thiong'o, dans *Décoloniser l'esprit*, explique comment la langue coloniale peut devenir un instrument de domination culturelle : « *La domination économique et politique d'un peuple ne peut être complète sans le*

contrôle de son esprit par le biais de sa langue » (Thiong'o, 1986, p. 16). Du point de vue de Haroun, l'arabe est réduit à un simple « *son de flûte* » (Daoud, 2013, p. 16), cette métaphore souligne comment les personnages arabes dans des œuvres comme *L'Étranger* d'Albert Camus sont souvent réduits à des silhouettes anonymes, dépourvues de voix ou de profondeur humaine, assimilés à de simples éléments du décor ou à des sons exotiques sans signification véritable. Haroun, en tant que narrateur, met en lumière cette injustice pour demander une reconnaissance de l'humanité et de l'individualité des victimes de la colonisation, soulignant aussi comment les discours coloniaux cherchaient à miner sa signification tout en affirmant simultanément leur domination sur la culture algérienne.

Les conséquences de la colonisation française persistent dans les paysages sociopolitiques actuels en Algérie. Les cicatrices infligées par les injustices historiques résonnent comme un traumatisme collectif à travers la société. Les réflexions de Haroun révèlent que ces traumatismes ne s'effacent pas facilement ; au contraire, ils perdurent tels des spectres contribuant à un sentiment de soi fragmenté parmi les Algériens. Assia Djebar, dans *L'Amour, la fantasia*, explore la manière dont les traumatismes coloniaux persistent à travers les générations : « *Le passé colonial revient hanter le présent, il est une blessure ouverte qui ne cicatrise pas* » (Djebar, 1985, p. 212). Par son art narratif, Daoud dépeint de manière vivante comment l'histoire coloniale continue de résonner à travers les générations, un héritage marqué par le silence et des griefs non résolus.

De plus, la quête de récupération de l'identité nécessite souvent de s'engager avec ce passé douloureux. Comme le montre le parcours d'Haroun dans *Meursault, Contre-Enquête*, il existe un besoin pressant de reconnaissance et de validation des histoires oubliées. Edward Saïd, dans *Culture et impérialisme*, souligne « l'importance de récupérer les récits marginalisés » (Saïd, 1993, p. 12). En abordant ces héritages par la littérature, des écrivains comme Daoud plaident pour une confrontation sincère avec le passé de l'Algérie, une démarche essentielle pour guérir et construire une identité nationale unifiée au milieu de contes fragmentés.

Le parcours d'Haroun souligne également que les identités personnelles sont inextricablement façonnées par des contextes historiques ; il se débat avec les perceptions externes dictées par le colonialisme et des luttes internes liées à ses devoirs familiaux liés au deuil de son frère. L'acte de nommer Moussa symbolise la récupération de l'agence, le droit non seulement d'exister mais aussi d'être mémorisé.

En fin de compte, l'impact du colonialisme sur l'identité en Algérie reflète à la fois l'oppression et la résilience, a dualité évidente dans les réponses littéraires contemporaines qui cherchent une justice réparatrice par la restitution narrative. Des écrivains comme Kamel Daoud servent d'intermédiaires essentiels qui défient

les récits dominants tout en cultivant un discours important autour de la mémoire, de la perte et finalement des identités redéfinies forgées à partir de leurs histoires complexes.

2. Héritage tragique d'injustice et de silence

Les vestiges du colonialisme en Algérie résonnent profondément, marqués par un sentiment d'injustice persistant et un silence omniprésent qui a infiltré à la fois sa littérature et son discours culturel. Les ombres de la colonisation ont laissé de nombreux Algériens aux prises avec les vérités difficiles de leurs récits historiques, souvent obscurcis ou mal interprétés par des perspectives coloniales dominantes. Ces distorsions se manifestent à travers le traumatisme collectif engendré par la violence, l'oppression et un déni systématique de l'identité. Paul Ricoeur, dans *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, aborde la question de la manipulation de l'histoire et de son impact sur la mémoire collective : « *La mémoire est toujours sélective, mais l'oubli imposé par le pouvoir est une forme de violence* » (Ricoeur, 2000, p. 631).

Ce silence entourant les expériences des peuples colonisés constitue un obstacle redoutable à la compréhension de leurs réalités authentiques. Pendant de nombreuses années, les Algériens ont non seulement été dépouillés de leurs terres, mais aussi de leurs histoires et de leurs identités. Cet effacement efficace a entraîné des défis significatifs pour retrouver ces récits perdus, même après l'indépendance. Michel-Rolph Trouillot, dans *Silencing the Past*, explore comment certains récits sont effacés de l'histoire : « *L'histoire est le récit du pouvoir, et le silence est la marque de ceux qui sont privés de pouvoir* » (Trouillot, 1995, p. 26). Les œuvres littéraires issues de ce milieu soulignent un besoin pressant de combler le vide créé par l'absence de voix authentiques qui transmettent l'expérience algérienne durant et après la colonisation.

Dans *Meursault, contre-enquête* de Kamel Daoud, les réflexions d'Haroun agissent comme une critique poignante de cet héritage. En renommant la victime Moussa, Daoud confronte l'anonymat imposé aux Algériens par la domination coloniale, mettant en lumière comment la violence a anéanti leurs identités. Gayatri Chakravorty Spivak, dans *Les Subalternes peuvent-ils parler ?*, examine la difficulté pour les groupes marginalisés de se faire entendre : « *Entre l'impératif éthique de "donner une voix" et l'impossibilité épistémologique de "représenter" l'autre, il y a un espace où les subalternes ne peuvent pas parler* » (Spivak, 1988, p. 284). C'est ici que la réflexion de Gayatri Spivak trouve tout son sens, elle affirme que le subalterne est souvent condamné à ne pas être entendu, même lorsqu'il parle. Haroun incarne cette tension : il parle fort, mais depuis une position déjà compromise, en français, dans un cadre littéraire déjà balisé. Sa parole est une forme de déséquilibre : elle tente de reconstituer un monde, mais ne peut que signaler sa perte.

Par ailleurs, la littérature postcoloniale s'efforce souvent de réécrire l'histoire comme un acte de défiance contre les récits coloniaux qui cherchaient à diminuer et à déshumaniser ceux qu'ils soumettaient. Homi Bhabha, dans *Les Lieux de la culture*, parle de la nécessité de résister aux récits dominants : « *La résistance n'est pas simplement une réaction à la domination, mais une production de nouvelles formes de subjectivité et de connaissance* » (Bhabha, 2007, p. 245). À travers cette lentille, la littérature émerge comme un véhicule vital pour les voix marginalisées afin de reprendre le contrôle sur leurs récits, transformant le silence en un puissant outil narratif qui encapsule à la fois les peines personnelles et le chagrin collectif. Des écrivains comme Assia Djebar entremêlent habilement souvenirs personnels et histoires nationales, facilitant une exploration nuancée de l'identité au milieu de la brutalité coloniale.

Les échos de l'injustice dépassent largement la simple narration ; ils se manifestent dans les défis sociétaux contemporains enracinés dans des griefs historiques non résolus. Les silences tissés dans le passé de l'Algérie résonnent dans ses luttes actuelles autour des politiques identitaires et de la mémoire nationale. Achille Mbembe, dans *Politiques de l'inimitié*, analyse comment les injustices historiques peuvent continuer à alimenter les conflits contemporains : « *Les traumatismes du passé peuvent être mobilisés pour justifier la violence et l'exclusion dans le présent* » (Mbembe, 2016, p. 17). À bien des égards, bien que l'indépendance ait offert une libération politique, elle n'a pas démantelé les idéologies profondément enracinées érigées durant les temps coloniaux qui continuent de façonner la gouvernance et la perception publique aujourd'hui.

II. La voix tragique de l'autre dans *Meursault, contre-enquête*

1. La perspective tragique d'Haroun sur la fatalité et l'injustice

Dans *Meursault, contre-enquête*, le récit d'Haroun tisse une riche tapisserie de mortalité et d'injustice, reflétant à la fois des traumatismes individuels et partagés. En tant que frère de Moussa, la victime arabe sans nom du *L'Étranger* de Camus, Haroun lutte avec les ombres de l'amnésie historique et les absurdités qui découlent de la soumission coloniale. Ses réflexions éclairent les combats existentiels auxquels sont confrontées les personnes prises dans les vestiges de la domination coloniale tout en naviguant sur leurs chemins vers l'identité personnelle. Albert Camus, dans *L'Homme révolté*, explore la notion d'absurdité et de révolte face à l'injustice : « *Je me révolte, donc nous sommes* » (Camus, 1951, p. 36). Cette citation souligne l'importance de la révolte comme affirmation de l'existence et de la solidarité face à l'absurdité du monde.

Raconter l'histoire de son frère se transforme en un acte de confrontation non seulement avec la mort de Moussa, mais aussi avec le silence culturel et linguistique imposé par les puissances coloniales. Haroun peine à articuler pleinement les expériences de Moussa ; au lieu de cela, il introspecte sur la manière

dont cette perte profonde a influencé de manière irrévocable sa propre existence. Gayatri Chakravorty Spivak, aborde les difficultés de représentation des voix marginalisées : « *La représentation est un processus politique et idéologique qui peut soit marginaliser, soit habilitier* » (Spivak, 1988, p. 275). Ce déplacement du tragique peut être lu à travers le prisme de Gayatri Chakravorty Spivak, qui pose la question : *Le subalterne peut-il parler ?* Daoud répond en négatif dans la forme : Haroun parle, mais parle à la place de l'autre, son frère absent. Il ne restitue pas la voix de Moussa ; il la reconstruit, la projette, l'interprète. Le tragique réside alors dans cette impossibilité de retour à une parole authentique. C'est une parole de substitution, et donc toujours décalée.

De plus, les méditations d'Haroun s'étendent au-delà de la douleur personnelle, servant de critique des cadres sociétaux qui soutiennent la violence contre les groupes marginalisés. Le récit remet en question non seulement le comportement de Meursault, mais aussi les constructions culturelles qui permettent de telles actions d'être négligées ou justifiées dans un contexte colonial. Hannah Arendt, dans *Les Origines du totalitarisme*, examine comment les idéologies peuvent justifier la violence : « *L'idéologie prétend expliquer non pas le passé, mais le futur, et n'offre pas une connaissance, mais une interprétation cohérente du cours de l'histoire* » (Arendt, 1951, p. 468). À travers ce prisme, Daoud expose l'absurdité inhérente à ces systèmes, un sentiment résonnant dans la lutte d'Haroun avec son identité duale en tant que victime et témoin des transgressions de l'histoire.

Haroun incarne une conscience duale façonnée par son héritage algérien et les influences littéraires françaises. Ses réflexions révèlent une conscience aiguë de la manière dont les récits sont façonnés par ceux qui ignorent souvent ou effacent des voix comme la sienne. Edward Saïd, dans *Orientalisme*, analyse comment les récits occidentaux ont déformé les cultures orientales : « *L'Orientalisme est une construction idéologique qui sert à justifier la domination occidentale* » (Saïd, 1978, p. 6). Edward Saïd, décrit la manière dont les récits occidentaux ont figé l'Orient dans des représentations stéréotypées. Camus, sans le vouloir, participe à cette entreprise en construisant un personnage d'Arabe sans voix ni identité. Daoud réagit à cette violence symbolique en introduisant une subjectivité algérienne à travers Haroun. Mais cette subjectivité est elle-même troublée. Haroun ne parle pas depuis une place stable : il est l'autre de l'autre, un double blessé, une voix dédoublée.

Cette prise de conscience le pousse à honorer l'héritage de Moussa tout en affirmant son droit à redéfinir leur histoire partagée selon ses propres termes.

En outre, Haroun se trouve dans une lutte perpétuelle entre le fatalisme, la croyance que les événements sont prédestinés, et l'agence, le pouvoir de modifier ces événements par le biais de la narration. Au sein de cette tension, Daoud

transmet un jeu nuancé où la tragédie n'est pas acceptée passivement, mais questionnée et résistée activement. Frantz Fanon, dans *Peau noire, masques blancs*, explore la nécessité de l'action pour surmonter le fatalisme : « *Chaque génération doit, dans une relative opacité, découvrir sa mission, la remplir ou la trahir* » (Fanon, 1952, p. 206). L'acte d'écrire devient une réponse affirmative contre le silence ; chaque mot se dresse comme un hommage et une rébellion contre la marginalisation.

Il est également important de souligner la relation complexe d'Haroun avec Meursault alors qu'il navigue dans des émotions oscillant entre animosité et empathie. Meursault fonctionne à la fois comme un adversaire et comme une étincelle involontaire de l'éveil de Haroun, son indifférence mettant en lumière l'apathie sociétale plus large envers les victimes du colonialisme. Tzvetan Todorov, dans *Face à l'extrême*, examine la complexité de la compréhension de l'autre, même en situation de conflit : « *Comprendre n'est pas excuser, mais c'est la première étape pour surmonter la haine et la violence* » (Todorov, 1991, p. 244). Cette dynamique permet à Haroun de confronter non seulement les injustices historiques, mais aussi les contradictions inhérentes à l'existence humaine elle-même, encapsulées dans les moments où il perçoit l'humanité partagée même au milieu d'un profond désaccord.

Finalement, la perspective d'Haroun est indispensable pour saisir non seulement le chagrin personnel, mais aussi des thèmes plus larges entourant la formation de l'identité collective en temps d'adversité. Son parcours encapsule un désir de reconnaissance, une aspiration qui transcende l'angoisse individuelle pour devenir une demande plus vaste de justice dans la société algérienne post-indépendance. Paul Ricoeur, dans *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, souligne l'importance de la mémoire et de la reconnaissance pour la justice : « *La reconnaissance de la souffrance des victimes est une condition essentielle pour la justice et la réconciliation* » (Ricoeur, 2000, p. 630).

En résumé, à travers l'exploration de Haroun sur la mortalité entremêlée d'injustice, Kamel Daoud crée un discours captivant sur la mémoire, l'identité et la résistance face aux récits coloniaux qui ont longtemps réduit au silence les voix algériennes. C'est cette réclamation, non seulement de Moussa, mais de toutes les vies marginalisées perdues à travers l'histoire, qui met en lumière la tragédie profondément enracinée permanent la littérature algérienne aujourd'hui.

2. Dépouillement tragique de l'identité collective dans Meursault, contre-enquête

La notion de perte d'identité collective dans *Meursault, contre-enquête* de Kamel Daoud est inextricablement liée aux récits de traumatisme et de deuil qui imprègnent le roman. Au cœur de ce thème se trouve la quête d'Haroun pour restaurer l'identité de son frère Moussa, systématiquement effacée par les récits

coloniaux qui le réduisent à une "entité sans visage". Cette éradication dépasse le chagrin personnel et reflète un déni culturel et historique plus large subi par les Algériens sous la domination coloniale. Comme l'explique Edward Saïd dans *Orientalisme*, « *L'Orient est créé non pas pour ce qu'il est réellement mais pour ce qu'il représente pour l'Occident* » (Saïd, 1978, p. 2). Ce *représenter* est précisément ce qui a dépouillé Moussa, et par extension les Algériens, de leur identité propre.

La lutte d'Haroun pour transmettre l'histoire de son frère est une lutte contre le silence imposé par le colonialisme français. Le meurtre de Moussa par Meursault, et sa banalisation dans le roman de Camus, symbolisent la manière dont le colonialisme réduit les individus à de simples icônes dans un cadre binaire, "Arabe contre Français". Cette réduction à l'état d'icône, dépouillée de toute complexité humaine, est une manifestation de la violence symbolique dont parle Pierre Bourdieu dans *La Reproduction*. Bourdieu explique que cette violence symbolique « *s'exerce par l'imposition d'un système de catégories de pensée qui ne sont pas neutres mais qui reproduisent les rapports de pouvoir* » (Bourdieu, 1972, p. 164). Dans ce contexte, la catégorisation binaire imposée par le récit colonial contribue à la déshumanisation et à la perte d'identité.

Les répercussions de cette crise identitaire sont profondes. Le traumatisme d'Haroun illustre comment la colonisation impose un prisme déformant à travers lequel les individus doivent naviguer dans leurs vies. Cela engendre un sens fragmenté de soi, comme le décrit Frantz Fanon dans *Les Damnés de la Terre* : « *Le colonisé est un homme déraciné, brisé, dépossédé de sa culture, de son histoire, de son identité* » (Fanon, 1952, p. 22). Haroun cherche désespérément une affirmation dans un paysage où la mort de son frère a été reléguée à l'anonymat.

Daoud dénonce l'intériorisation des stéréotypes coloniaux par les Algériens eux-mêmes, perpétuant un paradigme dualiste qui favorise l'aliénation. Haroun est confronté à l'essence même de son être, à la fois Algérien et pris au piège d'un récit façonné par des injustices historiques. Sa quête d'identité dépasse la simple validation personnelle ; elle implique une confrontation avec les identités imposées et une revendication d'un nouveau récit qui reconnaît la souffrance et la résilience. Dans son ouvrage *The Location of Culture*, Homi Bhabha aborde le concept de « *mimétisme colonial* » (Bhabha, 1986, p. 86), où le colonisé imite le colonisateur de manière subversive. Il explique que ce processus d'imitation entraîne une intériorisation des stéréotypes, ce qui joue un rôle crucial dans les dynamiques de pouvoir et d'identité entre les colonisateurs et les colonisés. Dans cette perspective, le tragique devient le reflet d'un tiraillement identitaire. Haroun est à la fois l'héritier d'un silence historique et un témoin incapable de combler l'effacement. Ce point rejoint la notion d'hybridité développée par Homi Bhabha : Haroun occupe un espace tiers, à la fois algérien et étranger, héritier du colonisé mais

exprimant sa parole dans la langue du colon. L'identité qu'il revendique est donc toujours incomplète, dédoublée, ambiguë, ce qui constitue le cœur du tragique postcolonial chez Daoud.

La dépossession, pour Daoud, dépasse l'absence physique ; elle engendre une fragmentation psychologique. La reconstruction identitaire exige la reconnaissance des torts du passé et l'exploration des voies vers la guérison. Ce lien entre perte individuelle et traumatisme collectif démontre la puissance de la littérature pour exprimer des identités complexes façonnées par l'histoire.

III. Critique tragique des récits coloniaux dans *Meursault, contre-enquête*

1. Déshumanisation tragique des peuples colonisés

La représentation des populations colonisées dans la littérature révèle une déshumanisation profonde et durable, particulièrement flagrante dans le contexte algérien. Cette déshumanisation, présente aussi bien dans les œuvres de l'époque coloniale que dans celles qui leur succèdent, se manifeste par la réduction des individus à des stéréotypes dégradants, les privés de leur histoire et de leur complexité. Ils sont souvent dépeints comme des « sauvages » ou des « barbares », des êtres dépourvus d'agence et d'identité, simplement des objets au service du projet colonial. Cette représentation, loin d'être innocente, sert à justifier la domination. Dans *Meursault, contre-enquête*, Kamel Daoud explore cette déshumanisation à travers le contre-récit d'Haroun. L'indifférence de Meursault face au meurtre de l'Arabe anonyme dans *L'Étranger* de Camus illustre parfaitement ce phénomène. La victime est réduite à une figure anonyme, dénuée d'humanité, un simple élément du décor colonial. Comme l'écrit Edward Saïd dans *Orientalisme*, « l'Orient est créé non pas pour ce qu'il est réellement mais pour ce qu'il représente pour l'Occident » (Saïd, 1978, p. 2). Cette création, cette représentation, est une forme de fabrication de l'autre, une autre disparition faisant l'identité propre.

Le point de vue d'Haroun révèle comment cet acte, et le récit qui l'entoure, non seulement réduit au silence Moussa mais efface son existence de l'histoire. Cette déshumanisation, comme le souligne Frantz Fanon dans *Les Damnés de la terre*, est un élément constitutif du projet colonial : « Le colonisé est un homme déraciné, brisé, dépossédé de sa culture, de son histoire, de son identité » (Fanon, 1961, p. 22). La déshumanisation ne se limite pas à des personnages individuels ; elle englobe toute une population, rendue invisible par les récits dominants.

Le langage colonial a joué un rôle crucial dans cette déshumanisation. Le discours colonial, s'appuyant sur des théories racistes et pseudo-scientifiques, présentait les populations autochtones comme inférieures, justifiant ainsi leur exploitation. Camus, par exemple, contribue à perpétuer ces mythes en représentant les Arabes de manière vague, souvent sans nom ni identité, les essentiellement à

des *Autres* anonymes. Cette représentation participe à une construction idéologique qui légitime la violence et l'oppression coloniales.

Daoud montre aussi comment cette rhétorique coloniale persiste dans les mentalités contemporaines. Des vestiges de la mentalité coloniale continuent à teinter les interactions, perpétuant une représentation des Algériens souvent fondée sur des stéréotypes et des constructions historiques, plutôt que sur des expériences individuelles authentiques. Frantz Fanon met en lumière l'éradication systématique des cultures autochtones ainsi que l'imposition de paradigmes européens dans ses travaux. Il affirme que cette violence culturelle engendre une aliénation profonde chez les populations postcoloniales. Pour Fanon, « *la littérature devient un outil essentiel non seulement pour la reconstruction identitaire, mais aussi pour la lutte contre cette aliénation* » (Fanon, 1961, p. 260).

Meursault, contre-enquête dénonce alors la déshumanisation des peuples colonisés, mettant en lumière les mécanismes du récit colonial et sa persistance dans les mentalités contemporaines. L'œuvre de Daoud offre une voie vers la compréhension et la guérison en donnant la parole à ceux qui ont été réduits au silence.

2. Besoin tragique de réécrire l'histoire comme résistance

La narration du passé colonial algérien est marquée par des intrications qui appellent à une ré-imagination et à une contestation. Le discours dominant, souvent imprégné de mythes coloniaux, minimise l'agence des colonisés et les réduit à des stéréotypes. Pour récupérer leur identité et leur héritage, les Algériens doivent contester ces récits qui ont longtemps étouffé leur voix. Cette nécessité de réécrire l'histoire comme acte de résistance est au cœur de nombreuses œuvres littéraires postcoloniales.

Leïla Sebbar, dans sa trilogie *Mes Algéries en France*, illustre parfaitement cette démarche. En entrelaçant souvenirs personnels et histoire officielle, elle crée un dialogue entre expérience individuelle et mémoire collective, remettant en question la dichotomie. La littérature devient ainsi un outil de résistance, amplifiant les voix multiples qui autrement resteraient ignorées.

Frantz Fanon, dans *Les Damnés de la terre*, insiste sur l'impératif de la récupération de l'identité autochtone : « *La décolonisation est une violence par laquelle une partie de la population subit l'autre* » (Fanon, 1961, p. 25). Ce constat souligne l'importance de revendiquer une histoire qui a été systématiquement effacée ou déformée par le colonialisme.

Kamel Daoud, dans *Meursault, contre-enquête*, illustre cette bataille contre l'effacement historique à travers le personnage d'Haroun. Le récit d'Haroun constitue une contre-histoire qui s'oppose à la réduction de Moussa dans *L'Étranger* de Camus. En redonnant une voix à Moussa, Daoud met en lumière le rôle de la littérature comme résistance aux récits dominants qui dépouillent les individus de

leur humanité. Comme l'affirme Daoud lui-même, « *La littérature ne doit pas être un miroir, mais une fenêtre* » (Daoud, 2013), témoignant ainsi du pouvoir de la narration pour dévoiler des vérités historiques oubliées.

Cette réécriture, comme le souligne Edward Saïd dans *Orientalisme*, est un acte politique fondamental : « *Le récit est un véhicule du pouvoir, et ceux qui contrôler le récit contrôlent le monde* » (Saïd, 1978, p. 32). La capacité de la littérature à rectifier des injustices historiques dépasse le simple discours académique ; elle nourrit la conscience sociale et stimule le débat sur l'identité et la représentation dans l'Algérie moderne.

Les écrivains algériens, à travers la fiction et l'analyse critique, s'engagent dans un acte de défi contre les forces du silence intégrées dans les récits historiques. Ils résistent à l'oubli et à la déshumanisation, comme le résume Frantz Fanon : « *La culture des colonisés construira l'âme de l'autochtone* » (Fanon, 1961, p. 159), en réaffirmant la complexité de l'expérience algérienne.

IV. Silence, Injustice et Tragédie Historique

1. Collectif Génération de tragédie

Le parcours algérien à travers le colonialisme a engendré une tragédie partagée, profondément ancrée, qui résonne à travers les générations. Cette douleur ne provient pas seulement d'actes de violence flagrants, mais aussi des blessures culturelles et psychologiques infligées par la domination coloniale. La littérature émergeant de ce contexte témoigne de ces expériences collectives, révélant les couches complexes de souffrance.

Dans *Meursault, contre-enquête*, Kamel Daoud incarne cette tristesse collective à travers le personnage de Moussa, une figure absente de *L'Étranger* de Camus. Comme l'explique Frantz Fanon dans *Les Damnés de la Terre*, « *Le colonisé connaît un sentiment d'angoisse qui provient de l'absence* » (Fanon, 1961, p. 107). L'absence de Moussa, une victime sans visage, se dresse alors comme une métaphore du silence imposé aux peuples colonisés. Ce silence, comme l'écrit l'historien Benjamin Stora, est le « *grand oubli* » de l'histoire algérienne, où « *les voix des victimes sont souvent étouffées* » (Stora, 1991, p. 22).

Le récit de Daoud démontre comment les tragédies individuelles sont imbriquées dans des contextes socio-politiques plus larges. Les ramifications de la colonisation française façonnent la conscience communautaire et l'identité des Algériens. Ce traumatisme collectif se manifeste à travers des pertes familiales, des bouleversements sociaux et des déplacements culturels, contribuant à une sensation durable de dépossession.

Assia Djebar, dans *Femmes d'Alger dans leur appartement*, écrit : « *Le silence est la peau de notre histoire* » (Djebar, 1980, p. 15). Ce constat met en évidence la nécessité de comprendre le silence qui entoure les événements traumatiques, car il forme un espace où les mémoires sont non seulement oubliées,

mais aussi façonnées par ceux qui ont le pouvoir de raconter. Au-delà de la récupération des identités et des histoires, ces efforts littéraires offrent des voies de guérison au sein de communautés marquées par la violence et la négligence.

En exprimant leur douleur et leurs luttes à travers le récit, les auteurs créent des espaces où la reconnaissance peut prospérer, jetant les bases pour que les générations futures puissent se confronter à leur passé tout en nourrissant une résilience face à la marginalisation continue. Comme le souligne le poète et essayiste Mahmoud Darwich, « *Les mots sont des ponts vers l'avenir, mais ils portent aussi le poids du passé* » (Darwich, 2007, p. 45). Ainsi, la littérature devient un acte de résistance, un moyen de revendiquer une voix face à l'histoire.

2. Chemin tragique vers la guérison et la reconnaissance

Le parcours vers la guérison et la reconnaissance dans la littérature algérienne postcoloniale s'articule autour d'un dialogue entre mémoire collective et réappropriation narrative. Comme le souligne Frantz Fanon dans *Les Damnés de la terre*, « *La décolonisation est toujours un phénomène violent* » (Fanon, 1961, p. 27). Cette violence, à la fois physique et symbolique, laisse des traces que la littérature cherche à exhumer. Kamel Daoud, dans *Meursault, contre-enquête*, incarne cette démarche en donnant une voix à Haroun, frère de « l'Arabe » anonyme de Camus : « *Moussa n'a pas de nom. Il n'a qu'un prénom. C'est un Arabe, alors on le tue et on l'enterre dans l'anonymat* » (Daoud, 2013, p. 73). Par cette réécriture, Daoud dénonce l'effacement des victimes coloniales, un thème central pour Edward Saïd, qui rappelle dans *Culture et Impérialisme* : « *La narration est fondamentale dans la construction et le maintien des communautés et des identités* » (Saïd, 1993, p. 260).

Dans *Je ne parle pas la langue de mon père* de Leïla Sebbar, elle écrit : « *L'Algérie de mon père est un pays invisible, un pays de l'imaginaire et du silence* » (Sebbar, 2003, p. 15). Cette tension entre absence et présence est analysée par Marianne Hirsch dans *The Generation of Postmemory* : « *La postmémoire décrit la relation de la deuxième génération avec des expériences traumatiques qu'elle n'a pas vécues, mais qui hantent son imaginaire* » (Hirsch, 2012, p. 5). Ce concept éclaire la « *mémoire multidirectionnelle* » évoquée dans votre texte, où des récits fragmentés coexistent pour contester l'hégémonie historique.

Assia Djébar, dans *Ces voix qui m'assiègent*, lie explicitement écriture et résistance : « *Écrire, c'est résister* » (Djébar A. , 1999, p. 25). Cette idée est renforcée par son roman *L'Amour, la fantasia*, où elle déclare : « *Écrire ne tue pas le silence, il l'habite et le nourrit* » (Djébar A. , 1985, p. 12). La littérature devient ainsi un espace de réparation, où la réinterprétation du passé permet de dépasser l'amnésie coloniale. Comme l'explique Albert Memmi dans *Portrait du colonisé*, « *Le colonisé est toujours en colère, et cette colère est saine : c'est celle de l'humilié qui refuse de disparaître* » (Memmi, 1957, p. 72).

Enfin, Homi Bhabha, dans *The Location of Culture*, théorise cette hybridité identitaire : « *L'autre n'est jamais extérieur ; il émerge au cœur même du discours culturel, forçant une remise en question permanente* » (Bhabha, 1994, p. 112). Cette perspective souligne comment les œuvres algériennes postcoloniales, en naviguant entre souvenir et réinvention, redéfinissent les frontières de l'identité nationale et individuelle. La langue elle-même devient le lieu du tragique. Haroun écrit en français, une langue imposée par l'histoire coloniale, mais revendiquée comme langue d'expression. C'est cette ambiguïté que décrit Homi Bhabha, lorsqu'il théorise l'espace tiers, lieu de l'hybridité où les identités sont toujours en construction, toujours en déplacement. Haroun est un sujet postcolonial, traversé par des contradictions : il rejette le colonisateur mais adopte sa langue, il dénonce le passé mais ne peut s'en détacher.

La réécriture de *L'Étranger* n'est pas une réponse directe mais une mise en crise du récit originel. Daoud ne cherche pas à rétablir une vérité historique, mais à montrer la vacuité d'un discours fondé sur l'oubli de l'Autre. Le tragique ici est celui d'une parole qui sait qu'elle arrive trop tard, qu'elle n'aura jamais l'effet escompté, mais qui insiste néanmoins pour être entendue.

Ainsi, le tragique chez Kamel Daoud est celui d'une parole décentrée, fragmentaire, hésitant entre révolte et impuissance. Il ne s'agit plus de raconter une chute ou une faute, mais de figurer l'impossible réconciliation entre un passé effacé et une présence hantée. Ce tragique, dans sa modernité postcoloniale, fait de la voix un champ de lutte, et de la littérature un espace pour penser les blessures de l'Histoire.

Conclusion

L'analyse de l'œuvre de Kamel Daoud, *Meursault, contre-enquête*, a mis en lumière la profonde interaction entre l'identité personnelle et le contexte historique dans la littérature algérienne. Daoud entrelace habilement les récits individuels avec les cicatrices collectives de la mémoire coloniale, montrant comment la littérature peut servir d'outil pour reconstituer l'identité. En réévaluant *L'Étranger* de Camus, l'auteur ne se contente pas de critiquer les récits coloniaux, mais amplifie également les voix réduites au silence.

Comme l'a souligné Frantz Fanon, la décolonisation est un « *phénomène violent qui a profondément marqué les sociétés postcoloniales* » (Fanon, 1961, p. 110). C'est dans ce contexte que la littérature évolue au-delà de la simple narration pour devenir un domaine où les identités fragmentées peuvent trouver leur cohésion. Le voyage introspectif d'Haroun dans *Meursault, contre-enquête* reflète les défis sociétaux plus larges auxquels fait face l'Algérie dans sa réconciliation avec un passé violent.

Les récits de Daoud abordent courageusement les complexités de l'identité algérienne contemporaine, révélant que, bien que les ombres des héritages

coloniaux persistants, elles offrent aussi des occasions de redéfinition et de renouveau. Comme l'a expliqué Edward Saïd, « *la narration est fondamentale dans la construction et le maintien des identités communautaires* » (Saïd, 1993, p. 32).

Mettre en avant la mémoire collective est essentiel pour comprendre comment la littérature façonne l'identité. Dans *Le Minotaure*, Daoud pousse les lecteurs à affronter des vérités troublantes sur la déshumanisation et les injustices historiques, les incitant à s'engager dans des conversations sur la justice et la mémoire, éléments cruciaux pour réparer les blessures individuelles et collectives.

Comme l'a affirmé Assia Djébar dans *Ces voix qui m'assiègent*, « *Écrire, c'est résister* » (Djébar A. , 1999, p. 25). La littérature représente à la fois un reflet de l'état fracturé de l'identité postcoloniale et une toile où de nouvelles identités peuvent émerger. C'est à travers ces récits, marqués par la douleur mais imprégnés d'espoir, que les Algériens peuvent commencer à revendiquer leur autorité sur leurs histoires.

En somme, les contributions de Kamel Daoud soulignent que réinterpréter l'identité à travers la littérature transcende la simple mémoire ; cela incarne l'autonomisation, un moyen d'affirmer son existence contre l'effacement en ouvrant un espace pour des voix diverses. S'engager avec la littérature favoriser des discussions essentielles sur l'appartenance, le patrimoine culturel et la justice sociale, aspects fondamentaux pour façonner une identité algérienne inclusive à l'avenir.

Bibliographie

Livres:

- Arendt, H. (1951). *Les origines du totalitarisme*. Quarto Gallimard.
- Bhabha, H.K. (1994). *La localisation de la culture*. Routledge.
- Bourdieu, P. (1972). *La reproduction*. Éditions de Minuit.
- Camus, A. (1942). *L'Étranger*. Gallimard.
- Camus, A. (1951). *L'Homme révolté*. Gallimard.
- Daoud, K. (2013). *Meursault, contre-enquête*. Barzakh.
- Djébar, A. (1980). *Femmes d'Alger dans leur appartement*. Paris : Éditions des femmes.
- Djébar, A. (1985). *L'Amour, la fantasia*. Albin Michel.
- Djébar, A. (1999). *Ces voix qui m'assiègent*. Albin Michel.
- Fanon, F. (1952). *Peau noire, masques blancs*. Éditions du Seuil.
- Fanon, F. (1961). *Les damnés de la terre*. Éditions Messidor/François Maspero.
- Mbembe, A. (2016). *Politiques de l'inimitié*. La Découverte.
- Memmi, A. (1957). *Portrait du colonisé*. Gallimard.
- Ricœur, P. (2000). *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Seuil.

- Saïd, E. W. (1978). *Orientalisme: L'Orient créé par l'Occident*. Éditions du Seuil.
- Saïd, E. W. (1993). *Culture et impérialisme*. Fayard.
- Sebbar, L. (1980-1982). *Mes Algéries en France* (Trilogie). Paris : Seuil.
- Stora, B. (1991). *La Gangrène et l'oubli*. Paris, France : Éditions La Découverte.
- Todorov, T. (1991). *Face à l'extrême*. Seuil.

Revue:

- Bhabha, H. K. (2007). *Les lieux de la culture : Une théorie postcoloniale*. Payot
 - Darwich, M. (2007). *In the Presence of Absence*. Berkeley, CA : Archipelago Books.
 - Hirsch, M. (2012). *La génération de la postmémoire : écriture et culture visuelle après l'Holocauste*. Presses universitaires de Columbia.
 - Spivak, GC (1988). Le subalterne peut-il parler ? Dans C. Nelson et L. Grossberg Press.
 - Trouillot, M.-R. (1995). *Silencing the Past: Power and the Production of History*. (dir.), *Marxism and the interpretation of culture* (pp. 271–313). University of Illinois.
 - Wa Thiong'o, N. (1986). *Décoloniser l'esprit*. Présence Africaine. Beacon Press.
- Y., Amara. (2020). *Tragédies identitaires en littérature algérienne contemporaine: le cas de Kamel Daoud*. Bruxelles, Belgique : Presses Universitaires de Bruxelles.